

SUZANNE TARASIEVE PARIS

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle - 75003 Paris

T : + 33 (0)1 42 71 76 54

GIL HEITOR CORTESÃO

The Crossing

13 juin – 8 août 2020

Solvitur ambulando

Dans une des œuvres de l'exposition *The Crossing / La Traversée*, nous voyons un personnage dans quelque chose qui ressemble à une allée de jardin. Le même personnage figure sur la couverture des éditions allemandes et italiennes des *Anneaux de Saturne*, notamment. Ce promeneur solitaire nous tourne le dos. Il s'agit en fait de l'écrivain W.G. Sebald, qui aimait prendre des photos, toujours avec une focale de 35mm et l'appareil en mode automatique, et s'en servir pour illustrer ses livres.

J'ai suivi la genèse de cette peinture, que l'artiste a commencée, je crois, dans sa maison d'Arrouquelas, au centre du Portugal. Gil Heitor Cortesão m'a envoyé alors une photo où le personnage isolé, dont j'ignorais l'identité, était peint sur plexiglas en train de marcher sur une pelouse, sans rien autour.

À l'époque, je lui ai écrit un message où je faisais un rapprochement avec Lenz, le poète dont Georg Büchner raconte qu'il ne ressentait aucune fatigue après avoir cheminé longuement, mais trouvait désagréable de « ne pas pouvoir marcher sur la tête ». Gil a répondu par une photo du même personnage s'aidant d'une canne pour marcher sur l'eau, apparemment. L'effet d'optique ne lui conférait pas seulement des pouvoirs miraculeux, mais aussi une existence propre.

L'échange de messages s'est poursuivi pendant plusieurs jours d'octobre 2019. Quand j'ai évoqué les *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau (1782), Gil Heitor Cortesão a cité l'adage latin *Solvitur ambulando* (« c'est en marchant qu'on trouve la solution »), repris par bien des écrivains voyageurs, depuis Henry David Thoreau jusqu'à Bruce Chatwin en passant par Aleister Crowley.

*

Dans *La Traversée*, il est surtout question de l'élément eau. Des thèmes récurrents jalonnent le parcours de l'artiste : les catastrophes naturelles (inondations, tempêtes), les piscines associées le plus souvent à l'architecture moderniste, les chorégraphies hollywoodiennes interprétées par Esther Williams dans *La Première Sirène* ou composées par Busby Berkeley, les naufrages, la navigation et les plongeurs synchronisés. Ses peintures elles-mêmes semblent se liquéfier ou passer à l'état fantomatique. Dans *Stella marina* (2019), le ballet aquatique se fond dans son environnement telle une traînée de flammèches. On songe au tableau *Le Feu follet* (1862) d'Arnold Böcklin, où la flamme fugitive guide un voyageur qui descend une pente dans la forêt au crépuscule.

*

Lighthouse / Le Phare (2019) représente une maison remplissant la fonction que lui assigne le titre. L'éclairage intérieur qui accentue ses contours sans rien laisser voir d'autre et l'effet de scène nocturne contribuent à suggérer une réinterprétation d'œuvres d'Edward Hopper telles que *Fenêtres, la nuit* (1928), *Chambres pour touristes* (1945) ou *L'Escalier* (1949), sans oublier les multiples images de phares. *Le Phare* de Gil Heitor Cortesão fait partie d'une série de « peintures en négatif », termes que j'emploie pour souligner le lien avec la photographie.

Ces œuvres, constituées d'une superposition de couches où interviennent des jeux de reflets, mettent en évidence la veine ténébriste de l'artiste, qui s'inscrit dans une tradition de noirceur alchimique où l'on retrouve Francisco Goya, Sigmar Polke et aussi Odilon Redon, à qui l'on doit *Le ballon comme un œil, se dirige vers*

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle F-75003 Paris + LOFT19 Passage de l'Atlas / 5, Villa Marcel Lods F-75019 Paris

www.suzanne-tarasieve.com info@suzanne-tarasieve.com

EUROL au capital de 7500 euros - RCS Paris 447 732 868 – VAT identification N° FR 404 477 328 68 - SIRET : 447 732 868 00040

SUZANNE TARASIEVE PARIS

l'infini (1882) dont *La Traversée* inclut plusieurs variantes : *Lunaria* (2019), *Nautilus* (2018) et *L'Ascension en ballon* où l'aérostat fait penser à une graine emportée par le vent ou à une vulve improbable.

*

Sunyata. Deux cercles des lumières : *La Traversée n°3* et *La Traversée n°5*. La sphère parfaite. L'expérience collective de la vacuité. « Notre tâche la plus urgente est de rentrer chez nous pour trouver le bien-être dans la paix de la vacuité ultime. » (Hogen Yamahata, « Des feuilles qui tombent, un bourgeon qui pousse »)

*

Et il y a une peinture qui nous rappelle, encore une fois, la décision prise par Gil Heitor Cortesão de répéter à plusieurs reprises un geste par lequel il va chahuter une image. Le désir de bousculer la représentation, qui se concrétise après ces giclures, semble obéir à un critère esthétique, comme si l'artiste voulait malmener la composition afin d'engendrer une sorte de tension déterminante pour éviter une certaine stérilité formaliste.

L'opposition de la « peinture réaliste » aux éclaboussures précédentes, perturbant la lecture de l'image issue d'une photographie, s'observe dans une des œuvres récentes de l'exposition : *Deep End / Le Grand Bain* (2019). S'il est possible d'y voir une allusion au sperme, cette réaction extrêmement immédiate laisse une impression assez peu convaincante pour inciter à chercher ailleurs une meilleure réponse.

Une aide nous vient des propos de Francis Bacon concernant la seconde version de son *Jet d'eau* (1988), lors d'un déjeuner chez Le Duc à Paris, suivi d'une tournée des bars du quartier. Voici ce qu'il dit à Michael Peppiatt, à un moment où il est vraiment soûl : « Je me fiche de tout. Je ne crois à rien. *Nada*. Il n'y a que mes dons magnifiques et la beauté magnifique de la vie. Là. Il n'y a rien d'autre. Je crois que je viens de peindre le meilleur tableau que j'aie jamais fait. J'ai toujours pensé que ce serait merveilleux de concentrer la mer tout entière dans une seule image. Ainsi, on regarde dans cette espèce de boîte et on a toute la mer. Je voulais faire une vague et elle s'est transformée en un simple jet d'eau. Ce n'est rien, juste un peu d'eau, mais il a coulé sur toute la surface, voyez-vous, il y a quelque chose de très mystérieux¹. »

*

Il y a un mystère insondable dans la peinture. Cette énigme la fait résister au passage du temps. C'est pourquoi on peut barbouiller un tableau en invoquant ce qui n'appartient qu'à lui. Car la vie intérieure des images, propre à cette discipline, commence ici, dans cette séditeuse effusion de peinture sur une surface. Contrairement à ce qui est écrit sur le plexiglas, « ne pas plonger », nous sommes bel et bien obligés d'aller tout au fond pour découvrir ce « rien » dont parle Francis Bacon. De là, nous pouvons ensuite remonter à la surface à condition de ne pas regarder en arrière. Et voilà que, dans une peinture à l'huile, nous découvrons un océan, une goutte de rosée, l'écume d'une vague qui se brise sur un rocher, nous-mêmes dans la mer.

*

Les œuvres de Gil Heitor Cortesão ont cette capacité de faire vagabonder, parcourir diverses strates d'histoire de l'art, de littérature et de réalité. Ici, tout est illusion. Le rapport entre nature et architecture, peinture et photographie, réel et imaginaire, tout cela a sa place dans la lecture de l'œuvre. Une image s'impose finalement : celle d'un arbre que l'on voit dans le polyptique *Casa do alto*, mis en valeur par un paysage de terre aride. Notre tâche urgente est de rentrer chez nous. Nous avons beaucoup marché pour y parvenir. Cet arbre, un pin à pignons, est cette demeure où nous revenons toujours, par-delà les rudesses de la nature. Ce lieu a un nom : peinture.

Oscar Faria
(Traduction de Jeanne Bouniort)

¹ Michael Peppiatt, *Francis Bacon, anatomie d'une énigme*, traduit de l'anglais par Jeanne Bouniort, 2019, p. 324.

SUZANNE TARASIEVE PARIS

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle - 75003 Paris

T : + 33 (0)1 42 71 76 54

GIL HEITOR CORTESÃO

The Crossing

13 June – 8 August 2020

Solvitur ambulando

In one of the works presented in the exhibition “The Crossing”, there is a figure that appears on the path of a park. The image is included on the cover of the German and Italian editions of “The rings of Saturn”. In it we see a solitary figure, facing his back to us, supposedly walking. That character is W.G. Sebald, a writer who also liked to photograph – always at 35mm, choosing to put the camera in the automatic mode –, including many of those images in his books.

I followed the process of this painting, which I believe started in the artist's country house, in Arrouquelas, in central Portugal. Then, still unaware that the character represented in the work was W. G. Sebald, Gil Heitor Cortesão sent me a photo in which the figure appeared alone, without any surroundings, painted on the plexiglass, walking on the lawn of a garden.

At the time, in a comment sent to the author, I associated the figure with Lenz, a character from Georg Büchner, who, due to the long walk and although he did not feel tired, experienced the unpleasant fact of “not being able to walk on his head”. In response, Gil sent another snapshot in which the same character appears, with the help of a cane, as if he was walking on water: the optical effect made this figure not only acquire miraculous qualities, but also a life of its own.

The exchange of messages continued for several days during the month of October 2019. While I evoked Jean-Jacques Rousseau's “Meditations of a Solitary Walker” (1782), Gil Heitor Cortesão quoted the Latin phrase “Solvitur ambulando”, “It is solved by walking”, which was used by a myriad of travellers: from Henry David Thoreau and Bruce Chatwin to Aleister Crowley.

*

“The Crossing” is an exhibition mostly related to the water element. There are recurring themes that emerge along the artist's path, namely natural disasters (floods, storms), representations of swimming pools, mainly associated with modernist architectures, Hollywood choreographies – starred by Esther Williams in “Million Dollar Mermaid” or those drawn by Busby Berkeley –, shipwrecks, sailings, synchronised dives. The paintings themselves seem to be liquefying or crossing into a ghostly state – in the piece “Stella Marina” (2019), the aquatic dancers appear to merge alchemically into the matter that surrounds them, in a process where they also acquire the qualities of a wisp. In an oil painting from 1862, precisely entitled “Will-o'-the-wisp”, Arnold Böcklin represents an ignis fatuus leading a traveler down a slope in a landscape captured at dusk.

*

“Lighthouse” (2019) is a painting of a house that, through the title, assumes the condition of what it refers to. The structure of the architecture, underlined by the light coming from the inside, which leaves nothing to be seen except the design of the building, the nocturnal dimension of the work, everything seems to lead us to a reinterpretation of the works created by Edward Hopper, for instance “Night Windows” (1928), “Stairway” (1949), “Rooms for Tourists” (1945) or the various representations of lighthouses. The work is part of a series of “negative-paintings” – a term designated by me to emphasise its relationship with the photographic process.

These creations, resulting from the combination of several layers, which include mirrors in, highlight the tenebrist dimension of the work of Gil Heitor Cortesão, a painting of darkness relating to a tradition that includes the black, alchemical works created by Goya, Polke or Odilon Redon, in this case being the balloon

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle F-75003 Paris + LOFT19 Passage de l'Atlas / 5, Villa Marcel Lods F-75019 Paris

www.suzanne-tarasieve.com info@suzanne-tarasieve.com

EURL au capital de 7500 euros - RCS Paris 447 732 868 – VAT identification N° FR 404 477 328 68 - SIRET : 447 732 868 00040

SUZANNE TARASIEVE PARIS

as an eye – “Mounting toward infinity”. In “The Crossing”, the variants can be found in the pieces “Lunaria” (2019), “Nautilus” (2018) or “Ballooning”, in which the inflatable is a kind of fluttering seed or an unexpected vulva.

*

Sunyata. Two ensōs: “The Crossing #3” and “The Crossing #5”. The empty circle, the perfect sphere. Crowds experiencing nothingness. “Our most urgent task is to come back and be at home in this final peace of emptiness.” (YAMAHATA, Hōgen. Falling leaves, a shooting sprout. Lisbon, Assírio & Alvim, 2002, p.35).

*

And there is this painting that makes us think once again about the decision of Gil Heitor Cortesão to repeat, on several occasions, a gesture throughout which he disrupts, a priori, an image. The desire to disturb the representation that will take shape after that “splash” seems to comply with an aesthetic criteria, as if the artist wanted to undermine the composition, thus promoting a kind of tension, of paramount importance in order to avoid a certain formalist sterility.

To oppose a “realistic painting” to a previous stain, thus shaking the reading of that image acquired from a photograph, appears in one of the recent works in this exhibition: “Deep End” (2019). If, on the one hand, it is possible to see the representation of semen in this work, on the other, the dissatisfaction with this response, which is excessively immediate, has led to search elsewhere for a way out of the problem.

Help came from Francis Bacon, in a comment made by him concerning the second version of “Jet of Water”, from 1988. The episode was recorded by Michael Peppiatt, in the Parisian restaurant Le Duc, at a moment when the artist was inebriated: “(...) I don’t care about anything, and I don’t believe in anything. Nada. There’s just my brilliance and the brilliance of life. There. That’s all there is. Nada. I think I’ve just painted the best picture I’ve ever done. I’ve always thought it would be marvellous to have the sea concentrated into one image, so you’d look into this kind of box and you’d have the whole sea there. I wanted to do a wave, and it turned into a simple jet of water. It’s nothing but this bit of water smeared over the surface, you see, but there is something very mysterious about it...”

*

There is an unsolvable mystery in the painting. This enigma makes the work resist the passage of time. That is why you can smudge a piece, claiming what is his: the inner life of images, exclusive to this discipline, begins there, in that disobedient gush of paint on a surface. Contrary to what is written in the plexiglass, “no diving”, we are really forced to go down to the underworld to discover the nothingness that Francis Bacon is referring. And, from there, when we go up to the surface, we just have to be careful to not look back. And then, in a piece of oil, we can see an ocean, a drop of dew, the foam of a wave hitting a rock, ourselves as the sea.

*

The work of Gil Heitor Cortesão has this ability to make us roam, wander through assorted layers made from stories of art, literature and reality itself. Everything here is an illusion. The relationship between nature and architecture, painting and photography, History and fiction, all fit in the reading of this work. In the end, there is an image that imposes itself: that of a tree that appears in a polyptych entitled “Casa do Alto”, emphasised in a dry landscape, made almost entirely of soil. Our urgent task is to return home. We walked a lot to get here. That tree, a stone pine, is that dwelling that we always return to, no matter how harsh nature is. And that place has a name of its own: painting.

Óscar Faria

SUZANNE TARASIEVE PARIS

7, rue Pastourelle F-75003 Paris + LOFT19 Passage de l'Atlas / 5, Villa Marcel Lods F-75019 Paris

www.suzanne-tarasieve.com info@suzanne-tarasieve.com

EURL au capital de 7500 euros - RCS Paris 447 732 868 – VAT identification N° FR 404 477 328 68 - SIRET : 447 732 868 00040